

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 152 (2020)  
**Heft:** 4

**Buchbesprechung:** Bibliographie

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BIBLIOGRAPHIE

HENRI DELHOUGNE osb (dir.), *La Bible, Traduction liturgique avec notes Bible (édition) explicatives* (AELF Traduction), Paris, Salvator, 2020, 2 880 p.

Le grand public des catholiques et de tous les chrétiens de langue française peut aujourd’hui se réjouir de la sortie de cette nouvelle traduction liturgique de la Bible et de la richesse des notes explicatives qui l’accompagnent. Cette édition est une réussite. En effet, malgré la palette de traductions françaises de la Bible disponibles, il était tout-à-fait légitime que l’épiscopat français désire une traduction qui soit plus particulièrement pensée et faite pour la proclamation publique lors des messes, afin de recréer peu à peu un langage de référence commun à l’ensemble des communautés, des paroisses et des groupes d’études de la Bible. Si ce premier projet a pu déjà être réalisé dès 2013, selon le souhait aussi exprimé par Vatican II que les traductions de la Bible soient faites à partir des deux langues originelles de l’hébreu et du grec, et pas seulement du latin de la Vulgate, il lui manquait cependant quelque chose d’essentiel qui nécessitait de le reprendre dans sa totalité : il fallait proposer à tous les lecteurs potentiels des notes explicatives et accessibles portant justement sur les difficultés que toute traduction de la Bible rencontre nécessairement. Depuis 2016, une équipe de trente-six exégètes de la Bible s’est ainsi mise au travail sous la responsabilité du Père Henri Delhougne qui en a été le coordinateur. Le résultat est remarquable : 25 600 notes doctrinales, historiques et linguistiques de longueurs variées « permettent à chacun de faire une *lectio divina* intelligente et elles offrent à tous des outils pour l’effectuer, puisqu’elles font accéder à une meilleure compréhension du texte lu ». Dans cette même intention pédagogique et spirituelle, chaque livre est doté d’une excellente introduction générale, et tous les titres et sous-titres qui structurent le texte sont rassemblés dans une table placée en tête de chaque livre, ce qui donne un aperçu global de son contenu. De plus, le lecteur trouvera dans les marges du texte biblique « des références aux lectures du lectionnaire de la messe ; celles du temporal et des grandes fêtes du sanctoral, ainsi que celles de messes célébrées en d’autres circonstances, en particulier pour les sacrements ». Cette édition de la Bible honore le 1600<sup>e</sup> anniversaire de la mort de saint Jérôme, le 30 septembre 420, dans un monastère de Bethléem. Père de l’Église et traducteur de la Vulgate, saint Jérôme est célébré depuis longtemps comme le patron des traducteurs. Le but de cette Bible liturgique n’est nullement d’être exclusive des autres traductions françaises, mais au contraire d’enrichir, par son apport original, la lecture et la méditation de tous les chrétiens qui aiment et se nourrissent quotidiennement de la Parole de Dieu.

JEAN BOREL

JEAN-FRANÇOIS PRADEAU, *Plotin* (coll. « Qui es-tu ? »), Paris, Éditions du Philosophie antique Cerf, 2019, 157 p.

Considéré dans l’historiographie moderne comme fondateur d’un nouveau platonisme, Plotin (205-270) – « le plus grand philosophe de l’Antiquité » avec Platon et Aristote (p. 7), « le plus grand philosophe de toute l’histoire romaine » (p. 8) –, jouit en France d’une faveur généralement réservée aux « classiques ». Depuis le xx<sup>e</sup> s., trois traductions se sont succédées de l’immense ouvrage édité et

organisé par son disciple Porphyre sous le titre d'*Ennéades* (litt. « Neuvaines ») : É. Bréhier édite et traduit pour *Les Belles Lettres* l'ensemble des 54 traités répartis en 6 livres de 9 traités composant les *Ennéades* (7 vol., 1923-1938) ; les éditions Flammarion publient en format de poche l'ensemble des *Ennéades*, sous la direction de L. Brisson et J.-F. Pradeau (GF, 9 vol., 2002-2010) ; une traduction est en cours, lancée par P. Hadot en 1987 au Cerf, puis reprise actuellement par Vrin. On peut diviser le présent ouvrage en deux parties, la première historico-philologique, la seconde philosophique et doctrinale. L'auteur commence par traiter de la vie de Plotin et de son œuvre, avec précision, en insistant sur l'environnement culturel et politique. Pour ce faire, il suit la *Vie de Plotin*, écrite par le disciple de ce dernier, Porphyre (on pourra lire ce texte remarquable dans le vol. 9 de l'éd. GF mentionnée). Même s'il s'agit plus d'un éloge – une « hagiographie » selon l'auteur – que d'une biographie au sens moderne, il est possible d'en extraire nombre de faits culturels aussi bien que psychologiques notables. De plus, les décisions éditoriales de Porphyre y sont exposées avec une précision inhabituelle. Plotin, né en Égypte, formé à Alexandrie, viendra à Rome – le centre du pouvoir – où il établira une « école » chez des particuliers et y enseignera presque jusqu'à sa mort. À l'encontre de la représentation traditionnelle d'un philosophe purement contemplatif retiré du monde, l'auteur insiste sur le rapport du philosophe avec le pouvoir – « un proche des puissants », « un philosophe de cour » (p. 29) – et sur ses préoccupations pratiques et même philanthropiques (il se fait l'intendant et le tuteur d'orphelins, filles et garçons, de la noblesse romaine) ; vers l'âge de 40 ans, il se fait admettre dans l'entourage de l'empereur Gordien III lors d'une campagne de ce dernier contre les Perses (pour « faire l'essai tant de la philosophie pratiquée chez les Perses que de celle qui florissait chez les Indiens », selon Porphyre, p. 21) ; si, après la mort de l'empereur, il se rend à Rome, c'est pour se rapprocher de la cour impériale et du Sénat : « il était devenu le philosophe et pour partie le conseiller des princes » (p. 32) ; « Plotin aura été le philosophe le plus prisé et le plus fréquenté par l'élite impériale » (*ibid.*). Le portrait que dessine Porphyre de son maître est celui de l'« homme divin » chargé d'une mission providentielle dans le monde (certains traits de la biographie de Plotin font penser à la « vie » de Pythagore). Quand on passe à l'œuvre, le tableau change du tout au tout. On y voit un philosophe spéculatif dont toute l'énergie intellectuelle est orientée vers l'élaboration d'un système métaphysique subtil et complexe ; toutefois, l'acte de compréhension rationnelle du Tout et de la place singulière qu'y occupe l'âme humaine, entre le sensible et l'intelligible, débouche sur une transformation intérieure du sujet philosophant : la reconnaissance de la nature essentiellement divine de l'âme indique alors la voie ascendante vers l'« assimilation au dieu » (όμοιωσις θεῷ). Les pages que l'auteur consacre à la description de la structure du monde « intelligible » – qui s'exprime dans la hiérarchie des trois hypostases, ou niveaux de réalité, l'Un (au-delà de l'Être), l'Intellect ou l'Être et l'Âme, et dans leurs rapports de causalité complexes, toujours à la fois transcendantes et immanentes –, sont denses : c'est qu'il s'agit fondamentalement de rendre compte du passage de l'unité absolue à la multiplicité réalisée. On peut se demander s'il est judicieux de parler de « mécanique » de la procession (p. 89). En effet, l'une des ennées les plus remarquables (VI 8), intitulée par Porphyre « Sur la liberté et la volonté de l'Un », semble bien contredire, dans son discours affirmatif sur l'Un, ultimement inadéquat il est vrai, la notion même de mécanique. Par ailleurs, un chapitre particulier sur les limites du langage, dont Plotin est toujours conscient et que l'auteur signale d'ailleurs à plusieurs reprises, aurait peut-être permis de mieux souligner l'originalité de cet aspect de la pensée plotinienne. Le langage est en effet l'organe du *logos* adapté au monde sensible caractérisé par l'espace et le temps et la multiplicité du divers, mais convient mal au discours sur l'intelligible et *a fortiori* sur l'Un dont tout prédicat,

voire toute nomination, introduit une détermination, une limitation et finalement une multiplicité. On notera en particulier l'accumulation de métaphores de natures diverses, chacune proprement inadéquate, que le philosophe utilise pour indiquer quelque chose de la causalité exercée par l'Un : le Principe produit comme le feu la chaleur, la neige le froid, l'objet odorant une odeur, le soleil la lumière, le centre le cercle, la source son épanchement (par surabondance), etc. Le lecteur qui voudra approfondir les questions doctrinales pourra toujours se reporter à l'excellent ouvrage de D. O'Meara, *Plotin. Une introduction aux Ennéades*, Fribourg/Paris, 2004<sup>2</sup>. Enfin, on soulignera outre la clarté de l'exposition, le caractère synthétique de l'exposé doctrinal, d'où tout appareil érudit est délibérément mis de côté, ainsi que la présence bienvenue de longues citations textuelles des *Ennéades*.

*Corrigenda* : fin du III<sup>e</sup> s. (p. 25) ; métémpsychose (41) ; a adapté (93) ; λόγος (110).

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

ANDRÉ LAKS et GLENN W. MOST, *Les débuts de la philosophie. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, Textes édités, réunis et traduits par A. Laks et G. W. Most, avec la collaboration de G. Journée et le concours de L. Iribarren et D. Lévystone (coll. «Ouvertures bilingues»), Paris, Fayard, 2016 (2018 2<sup>e</sup> tirage), 1 674 p.

Lire les «Présocratiques»? Des sages, des penseurs, des savants, des «philosophes», que sont-ils exactement? Est-il légitime d'utiliser, sans autre, le terme de «philosophe» quand on parle des penseurs grecs préplatoniciens, qui ne se sont pas reconnus eux-mêmes comme tels? Les mots même de *philosophia* et de *philosophos* sont en effet pratiquement absents du lexique à leur époque. En 1879, Hermann Diels a publié un gros ouvrage, les *Doxographi Graeci*, dans lequel il répertoriait les «fragments» des penseurs préplatoniciens, tels qu'on pouvait les extraire de la production écrite de l'Antiquité, de Platon aux érudits byzantins, et les classait par auteur, en respectant l'ordre alphabétique des auteurs-sources des citations. En 1903, le même savant publie la première édition des *Fragmente der Vorsokratiker*, qui devait permettre «sur la base de documents originaux d'observer le processus évolutif de la pensée grecque *in statu nascendi*» (DK, p. V, Intr. de la 1<sup>re</sup> éd.). Les textes y sont classés en trois groupes : A) les sources (anecdotes biographiques, résumés doxographiques, etc.) publiées en grec uniquement ; B) les fragments authentiques, pourvus d'une traduction allemande et C) les imitations. À partir de 1934, les rééditions successives de l'ouvrage seront pilotées par W. Kranz, qui a ajouté une première partie (avant les Milésiens) intitulée *Anfänge* et qui a doté l'ensemble des textes de notes interprétatives, complétées en 1951 d'un appendice. On doit également à W. Kranz un troisième volume d'*Index* qui accompagne dorénavant les deux premiers tomes des *Fragmente*. L'édition de 1951 sera maintes fois rééditée (en 1974 nous sommes déjà au 17<sup>e</sup> tirage). Au cours de tout le xx<sup>e</sup> siècle, il y a eu de très nombreuses autres éditions de ces textes fascinants, mais le Diels-Kranz (DK) restait, jusqu'à présent, la source à laquelle tous les érudits faisaient référence. Il est possible qu'avec le Laks-Most, qui paraît simultanément en anglais (G. W. Most est responsable de l'édition anglaise, parue en 9 volumes dans la Loeb Classical Library en 2016) et en français (sous la responsabilité d'A. Laks), nous ayons entre les mains un livre qui va désormais renouveler notre manière de lire les «Présocratiques». Laks a publié, en 2006 déjà, une *Introduction à la «philosophie présocratique»* (PUF), dans laquelle il expose les enjeux théoriques d'une compréhension renouvelée de ces penseurs, dont il va tenir compte dans la

conception de notre ouvrage. Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur les principes éditoriaux, pour mieux comprendre les souhaits des auteurs, puis nous tenterons de dire en quoi notre livre pourrait modifier quelque peu notre perspective de lecture des penseurs des «débuts de la philosophie». L'ouvrage se veut à la fois «utile aux spécialistes» et «vise à présenter à un large public l'information dont nous disposons concernant les débuts de la philosophie grecque» (p. 7). Comme dans le DK, cette information est également distribuée en trois sections, mais celles-ci «ne correspondent pas aux sections de DK» (p. 9): la section P s'occupe des «informations... crédibles ou fictives concernant la personne, la vie, le caractère et les dits du philosophe considéré»; la section D concerne la «doctrine, qu'il s'agisse des fragments littéraux de l'œuvre elle-même (imprimés en gras) ou des témoignages sur son contenu»; la section R, enfin, regroupe les textes de «l'histoire de la réception de la doctrine dans l'Antiquité» (p. 8). Cette distribution sépare donc clairement «la réception biographique» (P) de «la réception des contenus» (R). Le texte des sources le plus récent, que les auteurs ont pris en compte, est *L'Assemblée des philosophes* (qui n'est pas retenu par DK), «traduction latine d'un original arabe datant probablement du x<sup>e</sup> siècle» (*ibid.*): «Nous voulions à tout le moins effleurer par là le destin des premiers philosophes grecs au sein de la tradition arabe et médiévale – un territoire complexe et largement inexploré dont le traitement requiert une autre démarche et d'autres compétences que les nôtres» (*ibid.*). Outre le grec, le recueil contient également quelques textes en arabe, en hébreu, en arménien et en syriaque, lorsque «l'original grec est perdu» (*ibid.*). Voici, d'après les auteurs, les aspects «fondamentaux» par lesquels leur ouvrage diffère encore du DK : 1) il contient moins de chapitres que le DK (43 contre 90): certains auteurs mineurs, dont nous «ne savons presque rien» ont été omis ou intégrés dans d'autres chapitres (ainsi, par ex., «Métrodore de Lampsaque est rattaché à Anaxagore» (p. 9), etc. ; 2) le matériau orphique n'a pas le même poids que dans le DK ; 3) l'ouvrage «couvre cependant, sous plusieurs aspects, un terrain plus vaste que celui du DK» (*ibid.*), a) parce qu'il contient de nouveaux textes découverts entretemps (comme le papyrus de Derveni et l'Empédocle de Strasbourg), b) «mais aussi et avant tout parce que [la] section R, spécifiquement consacrée à l'histoire de la réception», contient des textes, certes connus des auteurs du DK, mais exclus de leur recueil «en raison de ce qui était leur projet avoué, à savoir la reconstruction des doctrines originelles des premiers philosophes grecs sur la base des fragments et des témoignages» (*ibid.*). Ce point essentiel explique que le présent recueil contienne des textes omis dans le DK (signalés par ≠), et qui complètent souvent, au-delà des citations «authentiques», des points de doctrine ou des éléments biographiques négligés jusqu'ici. Les textes des sections D et P ont été sélectionnés en fonction de leur intérêt et n'ont donc pas été tous rapportés, en cas de doublets. L'ouvrage présente «les textes de manière thématique», ce qui se reflète dans «les nombreux intertitres qui structurent les différentes sections des chapitres» (*ibid.*). Cette prépondérance accordée à l'aspect thématique, permet, aux yeux des auteurs, de favoriser «grandement la compréhension des données» (*ibid.*), quitte parfois à découper le texte-source pour en répartir les morceaux, en fonction de la thématique, dans des sections différentes, plutôt que de le citer de façon continue. Il pourrait sembler, à première vue, que la distinction entre les sections D et R était «impossible à opérer», mais les auteurs constatent «qu'il était en fait souvent aisé de distinguer sans ambiguïté entre l'information d'un côté et la critique de l'autre» (*ibid.*). Cette répartition permet, entre autres, de mettre en évidence les courants d'interprétation anciens des doctrines «présocratiques» (par ex. la lecture stoïcienne d'Héraclite). Tous les textes sont présentés en langue originale et traduits en français en regard, ce qui représente également une innovation par rapport au DK, dans lequel seuls

les fragments « authentiques » étaient traduits ; l'apparat critique (« volontairement simplifié », p. 10) est réduit à l'essentiel et renvoie aux éditions critiques de référence, listées p. 19-35 ; lorsque le texte est corrigé, les auteurs indiquent, « dans toute la mesure du possible le correcteur primitif » (p. 15) ; certaines conjectures marquées par « nos » sont proposées par les auteurs eux-mêmes. Chaque chapitre est précédé d'une brève introduction, d'une bibliographie et d'un plan détaillé du chapitre. À la fin de l'ouvrage se trouvent les tables de concordance avec le DK (dans les deux sens) ; ces tables sont complétées par deux index des noms propres et un glossaire très utile, indiquant la signification des termes techniques grecs (translittérés dans l'alphabet latin).

Notre ouvrage commence par un chapitre (« Modes de présentation ») qui présente « un caractère spécial » (p. 8) : il regroupe, en effet, des textes qui vont de Platon et d'Aristote (qui a donné ses « lettres de noblesse » à la pensée « présocratique ») à « Aétius », textes « destinés à éclairer la manière dont les résumés doctrinaux et les manuels doxographiques, auxquels nous devons une grande partie de notre information sur les doctrines des philosophes archaïques, ont été produits au fil de l'histoire de la philosophie grecque, et, pour certains d'entre eux, reconstruits par les philologues » (p. 39). À la lecture de cette section, on comprend que la prudence est de mise, quand on aborde la pensée « présocratique », puisque celle-ci nous est transmise quasi exclusivement par des citations, tirées notamment de résumés doxographiques, et que l'extraction du fragment « authentique » de la gangue du texte-mère a souvent donné lieu à d'interminables négociations philologiques. Comme le DK dans son édition définitive, notre ouvrage intègre également une section (« Contexte et antécédents ») consacrée à la réflexion de ceux qu'Aristote nomme les *theologoi*, « les poètes archaïques qui écrivent sur les dieux », en les distinguant des *phusiologoi*, « les premiers philosophes écrivant sur la nature » (p. 63). Ces poètes, essentiellement Homère et Hésiode, remontant probablement « à la tradition orale grecque archaïque » (*ibid.*), s'interrogent sur la genèse du monde, en la chantant dans des poèmes théogoniques. Avec la section consacrée aux « Premiers penseurs ioniens », nous entrons dans le vif du sujet. Curieusement, on trouve à l'orée de cette section – que l'on fait d'habitude commencer avec Thalès, le premier penseur qui choisit un principe matériel pour *archè*, selon ce que nous en dit Aristote en Métaphysique A 983b20 – Phérécyde de Syros (dont l'acmé se situe vers 544/540, « ce qui en fait un cadet d'Anaximandre » [p. 113]), qui « représente [...] une intéressante figure de transition entre les deux types de discours en voie de différenciation, la théogonie et la cosmogonie » (*ibid.*). On voit ici que les auteurs de notre ouvrage butent parfois sur des difficultés d'ordre chronologique, lorsque la chronologie ne coïncide pas complètement avec les étapes supposées du développement de la pensée archaïque. En effet, si la séquence successive théogonie/cosmogonie/philosophie semble satisfaisante du point de vue logique, elle ne correspond pas toujours exactement à la réalité chronologique, faite souvent d'allers-retours entre pensée religieuse et pensée « philosophique », plutôt que d'un développement strictement linéaire. Outre les Milésiens (Thalès, Anaximandre et Anaximène), cette section comprend aussi Xénophane et Héraclite, tous deux originaires de Ionie. Reprenant la division de Diogène Laërce dans son prologue des Vies et doctrines des philosophes illustres, qui distingue deux courants fondamentaux dans la pensée « présocratique », la tradition ionienne et la tradition italique (I,15), les auteurs intitulent la section suivante, « Les penseurs de la Grande Grèce ». Elle commence par les chapitres 10 à 18 qui sont consacrés à Pythagore et aux Pythagoriciens, suivis de Parménide et des Éléates (Zénon et Mélisso), et d'Empédocle ; Alcméon et Hippon complètent cette section. Si, jusqu'ici, le plan de l'ouvrage suit plus ou moins la répartition traditionnelle des penseurs et écoles de pensée « présocratiques », les

sections ultérieures présentent des innovations importantes par rapport au DK. La section intitulée « Les systèmes philosophiques postérieurs et leurs prolongements au v<sup>e</sup> siècle et au début du iv<sup>e</sup> siècle » contient ainsi des nouveautés de plusieurs ordres. Si elle commence classiquement par Anaxagore et Archélaos, elle intègre par la suite les anciens atomistes, Leucippe et Démocrite, traités ensemble (les « Abdéritains » faisaient l'objet des chapitres 67 à 78 dans le DK) ; ils sont suivis par Diogène d'Apollonie. On trouve ensuite des textes tirés du Corpus Hippocratique, présentant « des points de contact » (p. 1165) entre philosophie et médecine et que le DK n'a, pour la plupart, pas retenus. Cette section est complétée par des extraits importants du papyrus de Derveni, datant d'environ 340-320 av. J.-C., découvert en 1962, et qui constitue « l'une des plus importantes découvertes du xx<sup>e</sup> siècle dans le domaine de la philosophie et de la religion grecques » (p. 1195). La section suivante (« La réflexion sur le langage, la rhétorique, la morale et la politique au v<sup>e</sup> siècle »), la plus riche en surprises, commence par le corpus sophistique, Protagoras, Gorgias, puis Prodicos. Entre les deux derniers, on trouve... Socrate, « un "sophiste" idiosyncrasique athénien » (p. 1343) : les auteurs proposent « une petite sélection d'informations les plus crédibles sur sa vie, ses convictions et son style argumentatif » (*ibid.*), essentiellement tirées de Xénophon, de Platon et de Diogène Laërce. Une telle disposition, qui fait de Socrate un sophiste, même s'il n'est pas tout à fait un sophiste comme les autres, rend justice à son personnage, tel qu'il est représenté, entre autres, dans les *Nuées* d'Aristophane, et nous renvoie en-deçà des reconstitutions ultérieures (notamment cicéronienne) de l'histoire de la pensée grecque, qui établissaient une rupture radicale entre les « Présocratiques » tournés vers le *kosmos* et Socrate, tourné vers l'homme et ses préoccupations morales. Cette disposition intègre Socrate, contemporain de l'atomiste Démocrite, dans l'ensemble du corpus qu'il faudra dès lors appeler plus légitimement « préplatonien », en accordant alors à Platon (plutôt qu'à Socrate) le mérite d'avoir opéré la scission définitive entre l'antique *sophia* et la nouvelle *philosophia*. Après Socrate, nous trouvons encore dans cette section Hippias, Antiphon et quelques autres sophistes moins connus. La section se clôt par les *Dissoi Logoi* (« Arguments Doubles ») et un chapitre contenant des caractérisations générales de la sophistique et des sophistes, telles qu'on les trouve, notamment, chez Platon, Aristote, Isocrate ou Aélius Aristide. Le livre se termine par un « Appendice » regroupant des témoignages concernant la philosophie et les philosophes dans la comédie et la tragédie : on y trouve des fragments du poète comique sicilien Épicharme, les allusions « railleuses à des thèmes philosophiques et à des philosophes dans la comédie attique » (p. 1561) ancienne et moyenne, de même que dans la tragédie du v<sup>e</sup> siècle, chez Euripide surtout. Cet appendice contribue à réinscrire les textes de nos penseurs dans leur contexte historique et culturel. La disposition des textes et des auteurs suggère, souvent de manière judicieuse, les liens qui relient les penseurs et les doctrines, en soulignant davantage les continuités et les parentés que les ruptures dont se sont emparées les reconstitutions parfois scolaires et schématiques de la pensée grecque archaïque.

Pour finir, je me permets de lister quelques coquilles, relevées essentiellement dans la partie en langue française ; même si « le Laks-Most » ne connaîtra peut-être pas la longévité du DK, il va sûrement être encore réédité (il s'agit déjà du deuxième tirage), donc, corrigé : p. 57 T22, n°8 : Pythagore de Samos ; p. 69 T5 v. 744 : les demeures terrifiantes ; p. 103 T34, v. 2 : à côté de laquelle ; p. 105 T35, 20, ne ris pas ; p. 122 D10 : termes grecs à mettre en gras ; p. 219 P18, l. 1 : d'exiger ; p. 253 R30, l. 2, créées ; p. 309 R46b, l. 6, toute la durée ; l. 11, la terre à son tour ; p. 313 R54, l. 6, nous agissons ; p. 321 R75, l. 8 : celle de l'âme ; p. 357 P25, l. 5 : des rois et des dynasties ; P26, l. 2 : toutes sortes de paroles ; p. 415 D26, l. 6 : après « sexe », remplacer « ; » par « , » ; p. 549 D26, v. 1 : prends-en soin ; p. 603 D6, dernière ligne : grandes ; p. 715

D98, l. 1 : s'adresse à ; p. 779 21, l. 4: par quoi l'entendons-nous ; p. 985 D61, l. 3: chauds ; p. 1111 R83, l. 4 : allègements ; p. 1123 R115, l. 3 : ce que dit ; p. 1149 D27, l. 20 : quand il déborde ; p. 1160, l. 15 : τὸτ ; p. 1191, l. 7 : le plus grand ; p. 1215 Col XVII, l. 3 : montrée ; p. 1223 Col. XXVI, l. 10 : mère pour « même » ; p. 1259 R6, l. 2 : mensonger (pour « mensongère ») ; p. 1261 R7, l. 11 : à plusieurs reprises ; p. 1283 P23, l. 1 : coassent (pour « croassent ») ; p. 1307, l. 1 : le désir ; p. 1357 P30, l. 2 : retraite de Délium ; p. 1359 P36, l. 4 : la suivante (scil. l'accusation) ; p. 1385 D55, l. 3 : flûtiste ; p. 1471 D28, l. 5 : chair ; p. 1483 D57, l. 1 : que sa vie ait avancé. Sur la traduction : p. 1191 T25, l. 7 : « fort » plutôt que « grand » (*ἰσχυρός*), « faible » plutôt que « petit » (*ἀσθενής*).

Bien que nous ne lisions dans notre ouvrage, la plupart du temps, que des éclats de textes échappés au désastre de l'Histoire, il faut lire et lire encore les penseurs des débuts de la « philosophie », notamment parce que leurs pensées, déjà étonnamment diverses et en continues discussions les unes avec les autres, sont le terreau sur lequel se sont édifiés les systèmes philosophiques de notre tradition. Également parce que ces fragments ont le goût de l'inouï et que leur saveur ne s'oublie pas. C'est sans aucun doute l'ouvrage à emporter lors du prochain confinement sur une île déserte !

STEFAN IMHOOF

GILBERT LAROCHELLE et FRANÇOISE COURVILLE, *La course à la performance*. Philosophie  
*Regards critiques de la philosophie sur la santé* (coll. « Dédale »), Paris, contemporaine  
 Beauchesne, 2016. 93 p.

Les deux auteurs offrent une réflexion critique et perspicace du terrain dans lequel les intervenants du monde de la santé sont actuellement enlisés. Ces derniers deviennent le reflet d'une société piégée, où s'y entrechoquent les discours contradictoires de la performance et de la dignité humaine. Un avant-propos donne le ton. Il sera question du discours de la performance omniprésent dans nos institutions publiques qui prennent tous les moyens possibles pour atteindre une efficacité optimale au détriment des finalités du discours de la dignité humaine. Comment tenir ensemble avoir et être, sans en subir les effets pervers ? Il ne s'agit pas de dénigrer l'importance de l'excellence et du dépassement de soi ; il s'agit d'éviter la réduction de l'humain à un moyen, à un objet, alors que sa dignité exige qu'il soit reconnu comme sujet et comme fin.

Au premier chapitre nommé « Discours de la performance et triomphe de l'ingénierie », les auteurs démontrent comment le déploiement de la modernité contient une antinomie, une déchirure au sein même de la rationalité : « En clair, la rationalité pousse l'agir humain aux frontières maximales de son efficacité au prix d'une dépréciation de la recherche sur le sens de l'existence » (p. 15). Des témoins des traditions philosophiques et littéraires sont appelés à la barre pour soutenir l'essor de la rhétorique de la performance qui aboutit à trois problèmes inducteurs de méfiance : celui d'une confusion entre le descriptif et le justificatif, là où s'efface l'écart entre les faits et les valeurs ; celui d'une tension entre l'hétéronomie et l'autonomie, là où ce que nous croyions posséder nous possède ; enfin, découlant des deux premiers problèmes, celui d'une évolution de la transparence vers le conditionnement, là où sous le couvert du premier, le second triomphe.

Le second chapitre intitulé « Dignité humaine et quête d'une transcendance » reprend les éléments caractéristiques du développement de cette idéologie de la performance, pour encore mieux mettre en évidence l'irréductibilité des deux logiques : celle des moyens et celle des finalités. La mécanique de la performance gomme la finitude et la fragilité humaines, qui constituent le ressort fondamental de

la dignité humaine. Et c'est au sortir d'un siècle meurtri comme le xx<sup>e</sup> s., « qu'il faut justement repenser la dignité humaine à partir de la suprême humiliation, là où la grandeur de l'homme touche au plus près l'intime conviction de sa vulnérabilité » (p. 35). Si plusieurs sciences de la culture comme la philosophie, la politique et le droit s'interrogent sur le statut de l'humain en société, c'est dans le champ de la santé qui la collision entre la performance et la dignité devient la plus visible. Comment concilier dans un système de haute performance le souci de l'humain ? À quoi bon encore parler dans ce modèle de dignité humaine, selon certains ? Pourquoi ne pas précisément remettre en jeu cette notion spécifique de la dignité humaine, rétorqueront Laroche et Courville ? Encore faut-il s'entendre sur la notion et sur son potentiel heuristique contemporain. Un recadrage alternatif à l'idéologie de la performance s'imposerait à la limite de l'ineffable et de l'incommensurable, protestant et s'indignant. Ce chapitre explore enfin trois dimensions qui servent à exprimer les conditions d'une reconnaissance de la dignité humaine : la personne est non-objectivable, non-instrumentalisable et non-justiciable.

Le troisième chapitre titré « Méfiance et confiance dans la relation de soin » plonge au cœur de la tension générée quand se noue concrètement performance et dignité dans l'existence. Le domaine de la santé monstre de manière exemplaire cette tension délétère. De la longue histoire de la relation de soin, les auteurs y rappellent qu'à l'origine prendre soin reposait sur la confiance et le temps de la relation amicale de proximité, que l'entreprise thérapeutique s'est ensuite déplacée sur la ligne de la transcendance en régime de chrétienté, avant de se déplacer sur le registre de la science : la relation de soin se rationalise et se mesure au réel observable. Agonie du colloque entre le soignant et le soigné, place aux savoirs et à ses technologies ! Un tel contexte entraîne des progrès médicaux phénoménaux, mais engendre aussi des paradoxes et des dilemmes, qui ont des conséquences nocives sur les soignants et les soignés : Sape des conditions d'émergence de la confiance, exigences contradictoires entre le débit et l'idéal de soin, dérives rationnelles, organisationnelles et algorithmiques au détriment du relationnel et à ce qui fait sens dans l'acte de soin. Pris dans les engrenages de l'abstraction et de la rationalisation, les trois conditions de la dignité humaine s'estompent. Concluant avec Gabriel Marcel, on rappelle que l'attitude soignante repose sur la conscience d'une relation « liée à l'expérience de la faiblesse » : « C'est cette conscience unique qui fait, encore aujourd'hui et sans doute pour longtemps, la richesse insurpassable de la capacité d'indignation devant la souffrance d'autrui et de son irremplaçable sœur puinée, la dignité humaine » (p. 70).

Si le dernier chapitre dénommé « Temporalité de la performance : l'urgence » insiste tout d'abord sur les éléments qualitatifs de la prise en charge de la personne souffrante et fragile, il appert que les mutations et les conditions sociales bouleversent de fond en comble la relation de soin qui passe en mode d'urgence généralisée. Ainsi, on y décrit les effets dévastateurs de la culture de l'urgence pour la relation de soin, métaphore de la situation contemporaine. La postface appelée « Essoufflement de l'*homo performans* » poursuit la réflexion critique dans la foulée du dernier chapitre, mais insiste sur l'importance d'initier un dialogue pour mieux penser les limites de la performance et de lui redonner une juste place dans l'existence. Si la performance est de tout temps un exercice salutaire, il faut en questionner sérieusement son absolutisation : « [...] interroger sa constitution en nécessité, en un *culte*, mieux en une *idéologie* à laquelle les thuriféraires recourent pour réaliser la promesse d'un amalgame entre le sens, le bonheur et la vertu » (p. 89-90).

Ce petit livre réjouit par ses propos intelligents, nuancés, qui rappellent l'essentiel équilibre à développer dans la relation de soin, qui rencontre humblement

la souffrance et la précarité humaine, mais qui devient aussi le lieu des grandeurs humaines les plus fascinantes. Il nous arrive rarement de tomber sur des perles ; ce petit livre en est une !

MARC DUMAS

MATTHEW CRAWFORD, *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, Paris, La Découverte, 2016, 352 p.

Le philosophe américain Matthew Crawford a ceci de particulier qu'il a été formé en mécanique moto à côté de ses études en philosophie politique. N'ayant pas réussi à trouver une activité professionnelle où il aurait pu mettre à profit ses compétences intellectuelles, il a décidé d'ouvrir un atelier de réparation de motos. Dès lors, sa réflexion philosophique a accompagné son travail de réparateur et il en a conçu une défense du travail manuel et des compétences pratiques qu'il requiert dans un premier ouvrage traduit en français sous le titre *Éloge du carburateur* (La Découverte, Paris, 2009). Crawford tente d'y montrer que les tâches pratiques accomplies par un mécanicien, un plombier ou un électricien ne sont pas serviles et machinales mais engagent leur propre mode de réflexion et peuvent être épanouissantes et même donner un sens à l'existence, sans pour autant tomber dans un romantisme facile qui occulterait la pénibilité de tout travail.

Dans cet ouvrage, l'auteur reprend ces thèses fondamentales pour leur donner une assise philosophique et conceptuelle beaucoup plus développée ainsi qu'une orientation de critique sociale vigoureuse. Il attaque son propos en relevant que notre attention est sollicitée, captée et manipulée (par ce qu'il appelle des architectes du choix) de toutes part dans nos sociétés consuméristes. Or, cultiver son attention revient à former la personne que l'on devient, de par les compétences que nous acquérons et les valeurs qui nous sont importantes. L'auteur propose une voie pour surmonter ce défi fondamental (ainsi que d'autres pathologies de nos sociétés comme l'anomie individualiste ou les addictions) : choisir et développer des compétences pratiques qui nous fassent sortir de notre léthargie consumériste et développer notre personnalité de façon originale et intéressante (comme ces facteurs d'orgue en Virginie – auxquels un long chapitre est consacré – qui fabriquent des orgues selon d'anciennes techniques presque oubliées et que l'auteur a suivis comme une sorte d'ethnologue). Une activité pratique a ceci de précieux qu'elle permet de structurer notre attention et de la rendre active et compétente au lieu d'être ballottée selon les tentations du moment. L'auteur montre, au moyen du concept de gabarit, qu'il a emprunté au lexique de la menuiserie, comment toute activité organise et structure son environnement pour devenir optimale et aisée, comme l'illustre l'exemple du cuisinier qui dispose ses instruments et ses ingrédients selon un schéma spatial spécifique. Pour toutes ces analyses, l'auteur s'appuie beaucoup sur la phénoménologie du rapport pratique au monde, notamment sur James Gibson et Hubert Dreyfus, mais aussi sur son vécu personnel comme son expérience de pilotage de moto.

Au final, comme le titre l'indique, l'enjeu de l'ouvrage est de montrer comment retrouver un contact avec le réel, c'est-à-dire réapprendre à nous confronter au monde, en dépit de toutes les médiations et tous les voiles (technologiques, médiatiques, etc.) qui tendent aujourd'hui plus que jamais à nous en séparer. C'est ainsi, selon lui, que nous pouvons trouver un sens à notre existence. Une idée aussi simple que profonde et dont le potentiel critique est indéniable.

FRÉDÉRIC MOINAT

